

à partir de 1950 environ, on soutint de plus en plus que cet endiguement ne pouvait s'opérer que par la suprématie militaire (plutôt que par le dynamisme économique et politique); dans le fil de ce raisonnement, la garantie la plus sûre et la plus simple contre l'agression soviétique était la menace nucléaire, et plus particulièrement la menace de recourir en premier à l'arme nucléaire. Le but était clair : inspirer à Moscou une crainte salutaire de la puissance destructrice américaine et jouer sur cette crainte pour contenir le communisme (au bas mot), et peut-être même (ambition plus grande) le refouler.

Bref, l'Occident a fait sienne une conception *très large* du rôle de l'arme nucléaire, considérée comme facteur décisif de la politique étrangère à l'heure de la guerre froide et comme preuve de force et de détermination face à Moscou. On laissait même entendre souvent que l'emploi de ces armes n'aurait rien de vraiment remarquable. L'Américain John Foster Dulles, alors Secrétaire d'État, a d'ailleurs clairement exposé cette position dans un discours qu'il a prononcé en avril 1954 lors d'une réunion à huis clos des ministres de l'OTAN. Pour les États-Unis, a-t-il déclaré, l'arme nucléaire "est devenue, dans les faits, l'arme classique d'aujourd'hui et elle doit être perçue comme telle. . . . Nous devons adopter comme politique commune d'employer l'arme atomique au même titre que les armes conventionnelles en cas de guerre contre les ressources militaires de l'ennemi, où qu'elles soient et chaque fois que cela sera dans notre intérêt."<sup>4</sup> Les armes nucléaires étaient bel et bien destinées à servir et à mener le pays à la victoire, et elles passaient pour essentielles à la réussite de la politique étrangère américaine.

Cette politique reposait sur l'hypothèse que les États-Unis conserveraient leur supériorité nucléaire pendant de très longues années (supposition très répandue à l'époque) et peut-être même indéfiniment; elle nécessitait aussi un accroissement massif de l'arsenal nucléaire. En 1947, les États-Unis ne possédaient que 13 bombes atomiques; en 1948, ce nombre était passé à 50. Dès lors, le pays s'est mis à produire la nouvelle arme en quantités massives. Lorsque Dwight Eisenhower est arrivé au pouvoir, il y avait 1 000 ogives dans le stock nucléaire américain. Huit ans plus tard, l'arsenal en comptait 20 000 et continuait de croître.<sup>5</sup> On était persuadé qu'il fallait maintenir la supériorité nucléaire pour assurer la sécurité du monde libre.

La politique étrangère "nucléarisée" des États-Unis était avantageuse tant et aussi longtemps que l'Union soviétique accusait un important retard dans le domaine des armes atomiques. Pendant quelques années, tandis que l'URSS était exposée aux attaques nucléaires américaines, le territoire des États-Unis restait invulnérable à toute attaque sovié-

tique, nucléaire ou conventionnelle. Mais cette impuissance relative de l'URSS n'allait pas durer longtemps. Avec l'arme nucléaire, il devenait facile de tuer à grande échelle—tellement facile qu'aucun dispositif de défense, aucune structure d'auto-protection ne pouvait empêcher une dévastation catastrophique. La société américaine allait bientôt être à son tour exposée aux armes nucléaires déployées par un État rival.

Moscou avait de forts motifs pour "corriger" ce problème qu'était l'invulnérabilité du territoire américain. Les dirigeants soviétiques étaient décidés à montrer aux États-Unis que le jeu nucléaire pouvait se jouer à deux. Le rattrapage s'est amorcé sous Khrouchtchev, maître de l'esbrouffe, pour connaître, sous Brejnev, une très forte accélération. Le Kremlin a montré que l'URSS était capable elle aussi de produire des quantités abondantes d'armes atomiques. À l'accroissement massif de l'arsenal nucléaire américain, Moscou a répliqué en augmentant démesurément son propre potentiel nucléaire. Du coup, Washington a perdu son "avantage" nucléaire. Pour la première fois, les deux camps étaient aussi vulnérables l'un que l'autre. C'est ainsi que les rapports entre les deux superpuissances ont abouti à une sorte d'impasse—une impasse qui cadre mal, d'une part, avec la turbulence et la fluidité de la politique internationale et, d'autre part, avec le souci constant des dirigeants militaires des grandes puissances de chercher à mettre en oeuvre, comme ils l'ont toujours fait, tous les moyens de destruction imaginables pour favoriser les visées politiques de leur pays.

## RÉPERCUSSIONS POLITIQUES

L'existence de l'arme nucléaire, ses répercussions et son importance ont été diversement commentées. Les doctrines officielles ont évolué avec le temps. Des spécialistes qui, à une époque donnée, adoptaient une position bien précise, défendaient quelques années plus tard une optique contraire. On parle souvent de la "dissuasion nucléaire" comme si ce vocable possédait une définition claire et universellement reconnue, ce qui n'a jamais été le cas. On échafaude des théories abscones de la dissuasion nucléaire sans vraiment se soucier du tohu-bohu des réalités politiques. Étant donné qu'il n'y a jamais eu de guerre nucléaire, l'hypothèse remplace l'expérience. Le public manifeste souvent une méconnaissance inquiétante des politiques nucléaires (environ 80 p. 100 des Américains ignorent que leur gouvernement envisagerait, dans certaines conditions, d'être le premier à employer l'arme nucléaire),<sup>6</sup> méconnaissance qu'une foule d'idéologues et de représentants d'intérêts spéciaux s'empressent d'exploiter. Les contradictions et la confusion règnent. Toutefois, nombreux sont ceux qui s'efforcent de